

Journal Édition du soir Club Abonnés Mes newsletters Mon compte : mathilde.musset001@gmail.com  
S'abonner à partir de 1€ Mes newsletters Mon compte : mathilde.musset001@gmail.com  
Les newsletters Sud Ouest S'abonner à partir de 1€

# Liban : des planches de salut pour les réfugiés syriens

A LA UNE / POLITIQUE / INTERNATIONAL / Publié le 17/03/2019 à 10h28 par Léo Marron, à Beyrouth.



▲ Après des déplacements sur la scène figurant le Moyen-Orient, les sept comédiens s'agglutinent les uns aux autres : tous ont fini leur route d'exil au Liban, où rien n'est facile. ©LÉO MARRON

## PREMIUM

**Six jeunes Syriens et un Palestinien en exil au Liban ont choisi le théâtre pour briser un quotidien fait de misère et de frustrations.**

**L**a salle se remplit. Le spectacle va commencer. Une patrouille de scouts palestiniens investit le théâtre, collé au camp de Mar Elias, dans le **sud-ouest de Beyrouth**. Sur la scène, sept comédiens. Tous sont réfugiés : six Syriens et un Palestinien. Ils bougent, crient, chantent, encouragés par les rires des enfants. Ils jouent avec leurs souvenirs, racontent leur exil, se moquent de leur traumatisme. « Ils ont choisi le sujet, imaginé l'histoire et écrit la pièce. Pour la scénographie, on a fait

appel à Chrystelle Khodr, une metteuse en scène libanaise. Sinon, c'est eux qui décident de tout », explique Victoria Lupton, cofondatrice de Seenaryo, l'ONG qui encadre le projet culturel.

Ayhan Al-Ahmad tient le rôle d'Abou Youssef. « Entrer dans la peau de ce personnage, c'est une façon de parler de ce que j'ai vécu. Le moyen que j'ai trouvé pour m'exprimer, c'est le théâtre », confie le jeune homme. Le plancher devient une gigantesque carte géographique. Les acteurs y prennent place selon leur ville d'origine, et s'y déplacent au gré de leur exil. Ils s'agglutinent ensuite les uns aux autres. Car tous ont fini leur route ici, au Liban.

Le pays compte environ **un million et demi de réfugiés syriens**, sur une population totale de six millions d'habitants. L'État est dépassé par cet afflux massif et étranglé par une crise économique dévastatrice. Alors, ce sont les ONG qui s'occupent des migrants. Le Liban leur offre la paix, guère plus.

### La rédaction vous conseille

La route de l'exil part de la Guinée

Humour à Bordeaux : pourquoi il faut aller aux Fous rires ce week-end

## Sortir des camps de réfugiés

Hassan Al-Shawi rajuste sa veste, allume une fine cigarette, ses préférées. Il sort de sa tente aux murs de plastique, frappés du sigle UNHCR (1). Derrière lui, 50 autres comme la sienne. À quelques encablures de la frontière syrienne, le camp de réfugiés de Taanayel abrite 70 familles, environ 400 personnes. Un bidonville boueux, gris et sale.

Hassan s'en éloigne, en longeant la route qui délimite le village de toiles. Direction Beyrouth, à une trentaine de kilomètres. Le début d'un long périple. Pour un aller-retour, il faut compter dix dollars, six bus, pas moins de quatre heures de trajet, deux à trois fois par semaine. « Je suis le seul jeune à sortir d'ici. Les autres restent, jouent au foot ou discutent dans les tentes. Moi, j'ai une passion. » Le théâtre : une respiration dans sa vie cloisonnée.

Hassan est sans-papiers. Alors il prend des risques. « J'ai toujours peur qu'il y ait un barrage, un contrôle. Je peux me faire arrêter. Mais je fais ce que j'aime, ça vaut le coup. »

## « J'essaie d'être normal »

En 2013, il a 18 ans. Il quitte alors **Raqqa, au nord de la Syrie**, pour le pays du cèdre. Les premiers temps, il se méfie des Libanais, n'ose pas s'aventurer loin du camp. « Je voulais devenir acteur. Mais, pour ça, il faut des relations. Mon envie de théâtre m'a poussé à aller vers les gens. » Dans le bus, Hassan traîne derrière lui une forte odeur de parfum. L'élégance un peu tapageuse, il ne cesse de tripoter ses cheveux, de tortiller sa moustache. « J'ai deux vies. Celle de Taanayel, avec ma famille. Et puis une autre quand je vais à Beyrouth. Là-bas, je joue un rôle, tout le temps. Je ne dis pas où je vis. J'essaie d'être normal. »

Abdulrahim Shaman est un autre membre de la troupe. Il vit à l'extrémité est du quartier chrétien d'Achrafieh, dans la capitale. En un sourire, il résume : « Il y a le bon Achrafieh, et le Achrafieh où je vis. » Un quartier dans le quartier, précaire, situé en contrebas des ruelles colorées, des buildings modernes et des coquettes maisons familiales.

Ici, les chantiers abritent les ouvriers, syriens pour la plupart. L'État libanais les autorise à travailler seulement dans les secteurs de la construction, de l'agriculture ou des services. Abdulrahim et trois de ses amis s'entassent dans un de ces abris. Une petite chambre, au confort sommaire. Bientôt, il reprendra la route avec son groupe de baladins. Il répète son texte. Sa voix rauque et chaleureuse captive ses camarades, rassemblés sur un des lits. « J'ai toujours rêvé d'être comédien. Depuis la création de la troupe, c'est comme si je réalisais ce rêve. »

## Discrimination, la norme

Pourtant, difficile pour lui d'imaginer sa véritable vie professionnelle ailleurs que sur les chantiers. « Mon permis de séjour est périmé depuis 2016. Je ne peux pas faire autre chose, je n'y ai pas droit. » Et certains patrons profitent de cette main-d'œuvre syrienne peu chère, pas regardante. Abdulrahim désigne son colocataire. « Lui, il est cuisinier. Un jour, il devait recevoir son salaire, mais le patron a

refusé de le payer. Parce qu'il est Syrien, et qu'il ne peut pas se défendre. »

La **discrimination devient la norme**. L'extrême pauvreté persiste, endémique. Elle est partout. Elle déborde. Victoria, la directrice de l'ONG se montre lucide : « On ne règle pas tout en faisant du théâtre. L'intégration prend des décennies. Mais il est évident que l'art a des conséquences positives sur la vie quotidienne des réfugiés et leur assimilation dans la société libanaise. » Une consolation pour une vie d'infortune.

## Retrouver un peu d'estime

Hassan arrive avec un peu de retard. Tous l'attendent pour partir vers l'ultime représentation de la tournée. On démarre. Fenêtres ouvertes, musique à fond, le minibus fonce vers Tyr, dans le sud du pays. Les haut-parleurs crépitent, crachent les refrains les plus populaires de Syrie. Les saltimbanques ont rendez-vous avec le public dans un vieux théâtre, point de rencontre du quartier.

Faire revivre des souvenirs d'enfance en tournée, ce n'est pas le seul objectif que poursuit la troupe. Une fois le rideau tombé, ces hommes et ces femmes deviennent des professeurs et animent des ateliers pour les spectateurs. Fida Al-Waer est l'une des deux comédiennes de la bande. Elle bosse pour une ONG où elle apprend l'arabe à des enfants. « Je réutilise les techniques de ces ateliers pour améliorer mes compétences de pédagogue. » Sous les applaudissements, Victoria Lupton délivre ce soir-là une « certification de professeur » à chacun des participants, qui récompense ce travail éducatif. Rien d'officiel. Mais ça fait du bien au moral.

Hassan demande à son voisin qu'il lui traduise ce qui a été imprimé, en anglais, sur son diplôme. Dans le minibus qui le ramène vers Beyrouth, il ne cesse de jeter des coups d'œil sur ce carton qu'il tient serré entre ses doigts : « Je suis vraiment trop fier de moi. »

*(1) Le Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés.*

À LIRE AUSSI

---